

**www.e-rara.ch**

## **Tableau des guerres de la révolution de 1792 à 1815**

**Gayant, Paul**

**Paris, 1838**

**ETH-Bibliothek Zürich**

Shelf Mark: Rar 34404

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-73958>

Campagne de 1792.

---

### **www.e-rara.ch**

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

---

**Nutzungsbedingungen** Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

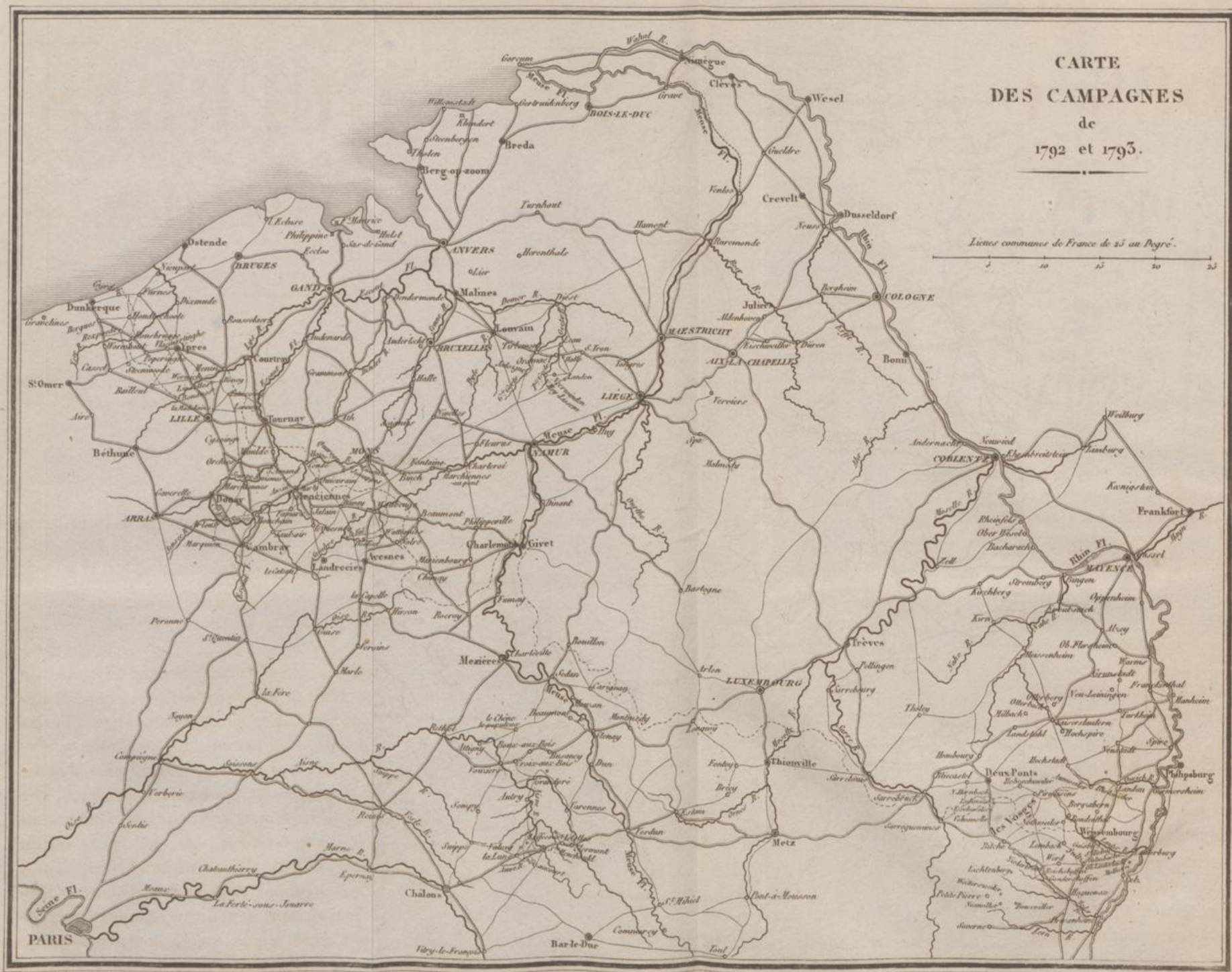
**Terms of Use** This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

**Conditions d'utilisation** Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

**Condizioni di utilizzo** Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

# 1<sup>ÈRE</sup> CARTE.

## CARTE DES CAMPAGNES de 1792 et 1793.



Recueilli par L. A. de la Harpe

Guerres de la Révolution - PAULIN, Editeur, Rue de Seine, 33.

# TABLEAU

# DES GUERRES

## DE LA RÉVOLUTION.

---

### CAMPAGNE DE 1792.

#### I.

SITUATION DE L'EUROPE. APPRÊTS DE LA GUERRE. DÉCLARATION DE MANTOUE. FUITE ET ARRESTATION DE LOUIS XVI. ACCEPTATION DE LA CONSTITUTION. CONVENTION DE PILNITZ.

Déclaration de guerre (20 avril).—Tentative d'invasion en Belgique (avril et mai).

La guerre de la révolution n'a point d'exemple dans l'histoire du monde. Jamais grande nation attaquée dans son existence ne s'est défendue avec autant d'énergie, et n'a réagi si puissamment sur ses agresseurs. Jamais aussi question sociale, plus nettement posée, plus propre à exalter les âmes, n'a été débattue les armes à la main. L'assemblée des états généraux avait proclamé que, dans la constitution de l'état, elle voulait substituer le droit au privilège. C'était une de ces renovations sur lesquelles la force prononce en dernier ressort; car, pour ceux qui en jouissent, le privilège est le droit, et ils le défendent jusqu'à l'extrémité. La cour de Louis XVI appela des projets de réforme, d'abord à l'armée et aux corporations intérieures, dont l'appui lui échappa; puis enfin aux souverains étrangers non moins irrités qu'elle contre le nouveau dogme politique; mais, outre des motifs particuliers à chacun d'eux, la difficulté des négociations, l'espoir de détruire des semences d'agitation,

qui pouvaient ne point jeter de profondes racines, retardèrent longtemps les hostilités déclarées.

Depuis l'établissement d'un système européen, le temps n'avait point cessé d'apporter de graves modifications aux élémens d'équilibre qu'on avait alors combinés. En première ligne, la France était entourée d'états que leur organisation politique, leur épuisement ou leur importance secondaire, appelaient à céder à son ascendant : la Hollande, où les armes prussiennes venaient de changer la nature du pouvoir exécutif; les principautés d'Allemagne et la Belgique, pays de fermentation, soumis à l'empire, mais sympathiques avec la révolution, champ de bataille, où la victoire devait lui donner des alliés; la Suisse, aux mœurs démocratiques, aux institutions oligarchiques, neutre par les traités et trop passionnée pour rester indifférente à la querelle; l'Italie frémissant sous le joug; enfin l'Espagne, vieux débris, sans poids réel, et ne comptant plus que comme diversion. Ce n'était point de là que devait partir le signal. Mais plus loin, à ce groupe d'états qui tendaient vaguement à graviter vers la France, était opposée l'alliance du Nord, cimentée par le partage de la Pologne. L'Autriche, la Prusse et la Russie, solidaires dans une spoliation qu'elles avaient résolu de rendre complète, étaient forcément coalisées contre les principes de justice et de droit universels proclamés par l'assemblée; cependant leurs projets sur la Pologne paralysaient en partie leurs forces, et chacune d'elles avait ses causes de préoccupation. La Prusse et l'Autriche : l'agitation des esprits en Hollande, en Belgique et sur les bords du Rhin; la Russie : la guerre avec l'empire ottoman.

Hors de la sphère d'activité des trois grandes puissances, le Danemark restait neutre; mais la Suède prenait l'avance, et son roi, Gustave, réclamait l'honneur de diriger la coalition. Enfin le cabinet britannique, contenu par la presse et l'opinion du pays, ne pouvait qu'encourager en secret les dispositions que les souverains absolus manifestaient hautement.

Telle était la situation générale en Europe : on se préparait à la guerre, et l'on cherchait à temporiser. Mais il y a, dans la vie des peuples, des crises dont la marche dépasse rapidement les prévisions vulgaires. Tandis que la diplomatie mettait en jeu toutes les ressources de sa science, l'assemblée poursuivait sans hésitation son œuvre, et détruisait de fond en comble l'ancien édifice social. Ses décrets, accueillis avec enthousiasme par le plus grand nombre de citoyens, excitaient aussi des dissidences de plus en plus profondes. L'émigration devint assez puissante pour obtenir la déclaration de Mantoue, qui promettait à Louis XVI de le rétablir dans la plénitude de ses droits. Ce malheureux monarque

fit alors une tentative qui précipita le cours des évènements. Il s'évada de Paris, espérant gagner la frontière de l'est, et s'entourer d'un corps d'armée assez imposant pour dicter des lois à l'assemblée. Arrêté à Varennes, il fut ramené prisonnier dans son palais et ne tarda pas à accepter la Constitution contre laquelle ses affidés, à l'extérieur, n'avaient point cessé de protester.

A cet acte, l'Europe fit opposition en publiant la convention de Pilnitz, dont voici le texte : « L'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse « ont résolu d'employer leurs forces réunies à celles des autres souve- « rains, si, toutefois, d'autres princes veulent y coopérer avec eux, pour « mettre le roi de France en état d'établir en parfaite liberté, le fonde- « ment d'un gouvernement monarchique, également conforme aux droits « des souverains et au bonheur des Français. En même temps ils don- « neront des ordres pour que leurs troupes se tiennent prêtes à mar- « cher. » Mais à chaque démonstration que la contre-révolution hasar- « dait, la France répondait par une mesure énergique, d'où l'on eût pu « pressentir l'ardeur de la lutte. La fuite de Louis XVI avait manifesté « l'extrême fermeté de l'assemblée et du peuple de Paris. La déclaration « de Pilnitz provoqua la première levée de ces bataillons de gardes natio- « nales qui, plus tard, tinrent tête aux armées les mieux organisées du « continent.

D'un autre côté, l'émigration continuait systématiquement. Les corps d'officiers désertaient, entraînant des compagnies entières; ils formèrent enfin une petite armée. Leurs chefs représentaient aux souverains étrangers la France fatiguée de ses longues agitations, sans finances, sans soldats, aspirant à l'invasion, que les masses regarderaient comme un retour à l'ordre, et que des milices ignorantes ne pourraient empêcher. Ces raisons spécieuses encourageaient la coalition, et lorsque le gouvernement constitutionnel lui demanda de dissoudre les rassemblements d'émigrés qui menaçaient la frontière, pour toute réponse, elle activa ses armemens.

Ce fut alors que la France se résolut à prendre l'initiative, en déclarant la guerre à l'Autriche. Le moment était heureusement choisi : Gustave venait de périr victime d'un assassinat, et sa mort changeait la politique de la Suède. Un nouveau ministère vouait l'Espagne à la paix; le Danemark, la Suisse, l'Angleterre et la Hollande se déclaraient neutres. Restaient donc pour auxiliaires à l'Autriche, la Prusse, l'Empire et le Piémont, qui n'étaient pas encore prêts à entrer en ligne, et la Russie, trop occupée des Turcs pour se déployer jusqu'au midi de l'Europe.

Le ministère français avait levé quatre armées. Au midi, Montesquiou

(40 à 50,000) observait les Alpes et les Pyrénées; à l'est, Luckner (40,000) défendait le cours du Rhin; et Lafayette (50,000) l'espace entre les Vosges et la Sambre; enfin, Rochambeau (40,000) occupait la Flandre.

Ces deux derniers généraux reçurent l'ordre de commencer les hostilités par l'invasion de la Belgique, en débouchant de Lille, Valenciennes et Givet. Mais l'époque des grands succès n'était point venue, et l'organisation des armées était loin de s'y prêter. En 1789, l'état militaire de la France comprenait 106 régimens d'infanterie, 30 de cavalerie, 7 d'artillerie. L'affectif nominal s'élevait à environ 182,000 hommes; mais plusieurs années de paix l'avaient réduit à moins de 150,000.

Le plus grand nombre des officiers d'infanterie et de cavalerie ayant émigré, leurs grades étaient remplis par les sous-officiers généralement bien exercés aux manœuvres pratiques; mais étrangers à la théorie de la guerre. Plusieurs corps étaient entièrement disloqués, et le matériel avait été malheureusement négligé. Quant au moral, l'armée avait partagé l'entraînement du peuple en faveur de la révolution. L'avancement rapide des sous-officiers et des officiers roturiers, avait ajouté à l'exaltation qu'augmentaient chaque jour l'arrivée des volontaires et des corps francs conduits à la frontière par des officiers de leur choix. En résumé, l'ensemble était passionné, mais inhabile; les gardes nationales transportant au camp des habitudes de clubs, n'observaient aucune discipline, elles énervaient au contraire celle de la troupe de ligne. Enfin la plupart des généraux étant attachés à la cour n'avaient point la confiance du soldat.

Les traditions glorieuses du règne de Louis XIV étaient d'ailleurs perdues. Pendant le xviii<sup>e</sup> siècle, aucune de ces renommées qui saisissent ne s'était élevée en France, tandis que le dernier roi de Prusse et les feld-maréchaux autrichiens qui l'avaient combattu, semblaient avoir fixé la science de la guerre.

L'invasion de la Belgique, tentée deux fois, trompa les espérances que l'on avait conçues. Loin d'être accueillies par les populations insurgées, les colonnes françaises se heurtèrent contre des troupes réglées qui les culbutèrent; le désordre se mit dans les rangs, on se crut trahi, on s'enfuit jusqu'à la frontière au cri de *saue qui peut*. L'armée n'était point encore propre aux grandes opérations; il fallait que son éducation se fit sous le feu, dans des combats de chaque jour. Les généraux français se tinrent de ce moment sur la défensive. Lafayette réunit sous ses ordres les armées du Nord et des Ardennes, qui s'étendaient de la mer à la Meuse, dans les places fortes et dans les camps de Maulde, de Maugebe et de Sedan. Luckner commanda, sous le nom d'*armée du centre*,

les troupes cantonnées depuis Metz jusqu'à Huningue; de leur côté, les impériaux, attendant l'entrée en ligne de leurs alliés, se bornèrent à rester en observation.

---

## II.

INVASION DE LA FRANCE (AOUT). RÉVOLUTION A PARIS (10). PRISE DE LONGWY (23).  
MARCHÉ SUR VERDUN (28 AU 30).

Mouvement de l'avant-garde de Dumourier (31). — Occupation des défilés (4 septembre). — Capitulation de Verdun (2 septembre). — Attaque des défilés (6 au 10). — Combat de la Croix-aux-Bois (14). — Evacuation du camp de Grandpré. — Bataille de Valmy (20). — Retraite des coalisés (30 septembre au 13 octobre).

Deux mois d'inaction, durant lesquels les causes intérieures d'irritation ne manquèrent point, portèrent à l'extrême l'exaspération du peuple de Paris; on projeta d'arracher au monarque la direction d'une guerre, dont on attendait d'immenses résultats et qui commençait malheureusement. La cour s'appuyait sur les autorités nées de la constitution que Lafayette offrait de seconder; mais la minorité de l'assemblée, si célèbre sous le nom de *Gironde*, mais les clubs, mais les sections de Paris, faisaient hautement les apprêts d'un combat à mort. Au fort de cette crise, les coalisés mirent toutes leurs troupes en mouvement. Leur plan, inspiré par l'idée qu'ils s'étaient faite de la situation des partis et des dispositions de la troupe, consistait à faire une démonstration en Flandre, à masquer les débouchés de l'Alsace et de la Lorraine, et à concentrer 100,000 hommes entre la Moselle et la Meuse, pour pénétrer par Verdun dans la vallée de la Marne en séparant Luckner de Lafayette. En un mot, ils tentaient un coup de main contre des soldats dont on leur promettait la fuite ou la défection, et contre un pays où leur présence pouvait être le signal d'une réaction politique. Ils crurent la provoquer par des déclarations menaçantes, et leur généralissime, le duc de Brunswick, publia son célèbre manifeste qui ne fit qu'ajouter à l'exaltation des esprits.

A la droite des coalisés, le prince Albert de Saxe (25,000 hommes), s'approcha de la frontière du Nord; au centre, le roi de Prusse, l'électeur de Hesse et les princes émigrés, poussèrent au-delà du Rhin par Mayence et Coblenz 64,600 hommes, pour rallier dans le Luxembourg 15,000 Autrichiens amenés du Brabant par le comte de Clerfayt, se ranger sous le commandement du généralissime, prendre ou bloquer les petites places de Longwy, Montmédy, Verdun, et forcer le passage de la Meuse. Enfin, à gauche, le prince de Hohenlohe-Kirchbery, passa le Rhin à Gegmersheim, avec 17,700 impériaux et émigrés, dans le but de bloquer Landau et de menacer l'Alsace.

Pendant que cette attaque formidable dirigée par des généraux formés à l'école du grand Frédéric, conduisant les soldats les mieux disciplinés de l'Europe, se déployait contre des milices agitées par le mauvais succès, la méfiance et les passions du moment; la conjuration tramée contre le gouvernement royal éclata. Les sections nommèrent une assemblée insurrectionnelle, qui, sous le nom de *Commune de Paris*, s'empara de tous les pouvoirs, ordonna l'assaut des Tuileries, fit le monarque prisonnier et dispersa la majorité du corps législatif, dont les débris n'agirent plus jusqu'à leur dissolution que d'accord avec elle ou sous son influence. Cette catastrophe ajouta pour un instant à l'incertitude des armées. Lafayette essaya de faire marcher sur Paris les troupes du camp de Sedan; mais cette vaine tentative l'obligea de quitter la France, et bientôt le pouvoir, né de l'insurrection, rallia toutes les volontés par le sentiment du danger toujours croissant de la patrie.

Du 8 au 10, Hohenlohe commença l'investissement de Landau, après avoir rejeté sur la Lautern, l'aile gauche de l'armée du Rhin qu'on venait de séparer encore une fois de celle de Moselle. Le 19, Brunswick ayant opéré sa jonction avec Clerfayt, força le camp de Fontoy, et replia Luckner sous le canon de Metz. Le 20, il investit Longwy qu'il fit bombarder les deux jours suivans, et qui capitula le 23. Le 28 il se porta sur l'Orne, et prit position à Estain et Briey, dans le but d'interdire à Luckner, en menaçant son flanc droit, la route de Metz à Paris. Enfin le 30, tandis que Clerfayt occupait Stenay, il couronna sur les deux rives de la Meuse, les hauteurs de Verdun. Dans le même temps, la droite de Hohenlohe et un détachement de Clerfayt, bloquèrent, sans obstacle, Thionville et Montmédy.

Ces désastreuses nouvelles survenant d'heure en heure au milieu d'un peuple exalté par sa victoire sur le trône, loin de produire l'effet que s'étaient promis les coalisés, remplirent les âmes d'un sombre enthousiasme. Le conseil de la commune, au son du tocsin et du canon d'alarme, convoqua au Champ-de-Mars les patriotes de Paris et des

départemens voisins. On y courut en foule; pendant plusieurs jours des milliers d'hommes partirent pour le camp qui se formait à Soissons. La plupart défilèrent en armes dans la salle du corps législatif, et jurèrent de vaincre ou de mourir. Cependant les rues et les places publiques, retentissaient des bruits d'une ville de guerre, de chants patriotiques et d'imprécations contre les lâches ou les traîtres qui venaient de livrer Longwy.

« Aujourd'hui, s'écria le plus éloquent des membres de l'assemblée (Vergnaud, 2 septembre), aujourd'hui, les vrais dangers de la patrie sont connus, nous ne craignons plus rien; le plan des ennemis est de marcher sur Paris en laissant derrière eux les places fortes et nos armées. Cette marche les perdra si Paris exécute ses grands projets. Quand ces hordes étrangères avanceront, nos armées, qui ne sont point assez fortes pour les attaquer, le seront assez pour les suivre, les harceler, leur couper les communications avec les armées extérieures, et si à un point déterminé nous leur présentons tout-à-coup un front redoutable, si la brave armée parisienne les prend en tête, lorsque elles seront cernées par nos bataillons qui les auront suivies, c'est alors qu'elles seront dévorées par cette terre qu'elles auront profanée par leur marche sacrilège. »

Les mesures militaires semblent dictées par ces inspirations. Tandis que Luckner restait à Metz; Kellermann à la tête de 20 à 25,000 hommes tirés des armées du Rhin et de la Moselle, longeant le flanc gauche des ennemis, se transporta par Toul sur les bords de la Marne, dans le but de seconder les opérations de Dumouriez. Ce dernier général avait été appelé à remplacer Lafayette: lié pendant la session de l'assemblée législative avec les girondins, son audace, son esprit fécond en ressources les avaient séduits, et ils l'avaient désigné comme l'homme le plus propre à commander l'armée sur laquelle reposaient les destinées de la révolution; outre les garnisons elle se composait au moment de son départ de Paris de 25,000 hommes cantonnés autour de Sedan, et de 18 à 20,000 hommes campés à Maubeuge et à Maulde. Les troupes de Sedan abandonnées par Lafayette avaient déjà commencé un mouvement rétrograde, lorsque Dumouriez les fit rentrer dans leurs positions (25 août). Il convoqua aussitôt un conseil de guerre où l'on émit l'avis unanime de se replier par Reims et Châlons-sur-Marne. C'était la règle: un cours d'eau était forcé et l'on se repliait sur le cours d'eau suivant. Le général en chef recueillit les voix en silence et congédia l'assemblée; il avait étudié le terrain que l'on proposait si facilement de céder à l'invasion; il savait que l'espace entre les deux rivières présente des positions où sa jeune armée pouvait braver l'ennemi.

Pour passer de la vallée de la Meuse dans le bassin de la Marne, on traverse une chaîne de hauteurs dont le versant occidental depuis Sedan jusqu'à Passavant est singulièrement accidenté; ce sont de vastes forêts coupées par deux rivières: l'Aire et l'Aisne; ce sont des fondrières, des collines, des étangs et des ruisseaux marécageux. L'Argonne, tel est le nom de cette contrée, illustrée la première dans la longue suite de tant de faits d'armes; l'Argonne est impénétrable hors des routes tracées partant de Sedan, Stenay, Dun et Verdun pour aboutir aux défilés du Chêne-Populeux, de la Croix-aux-Bois, de Grandpré et des Islettes qui livrent l'entrée des plaines stériles de la Champagne.

C'est là que Dumouriez prit la glorieuse résolution de concentrer la défense. Négligeant avec raison l'attaque du prince de Saxe-Teschen, il appela à marches forcées de Maubeuge et de Maulde, Dubousquet et Beurnonville qui durent former sa gauche; lui-même fit ses dispositions pour se porter à droite, s'emparer des défilés et se mettre en communication avec Kellermann. Cette opération n'était point sans difficultés; Clerfayt avait jeté en avant de Stenay, une forte avant-garde au-delà de la Meuse. Evacuer Sedan et gagner la forêt par la lisière de l'ouest, c'était l'attirer sur ses pas et peut-être lui livrer les passages dont l'occupation était décisive. Dumouriez prit le parti de l'intimider par une forte démonstration en remontant hardiment le cours de la Meuse. Dillon avec 6000 hommes tomba vigoureusement sur l'avant-garde autrichienne, et selon les prévisions du général en chef Clerfayt, se hâta de la replier et de prendre position sur la rive droite. L'armée française profitant du moment, s'enfonça dans la forêt par Busancy, d'où Dillon (7000) gagna Clermont et les Islettes en laissant à Varennes la brigade de Miranda (3000). Dumouriez, de sa personne, s'établit avec 15,000 hommes à Grandpré au confluent de l'Aisne et de l'Aire. Il prescrivit à Dubouquet, dont l'arrivée à Rhetel lui était signalée, de se rendre au Chêne-Populeux, et fit occuper la Croix-aux-Bois.

Au moyen de cette marche habile, l'armée du nord se trouvait en possession de tous les défilés; mais il était trop tard pour sauver Verdun. Dominée de toutes parts, bombardée pendant deux jours, cette ville capitula malgré les instances désespérées du commandant de place Beaurepaire, qui se donna la mort pour ne point traiter avec l'ennemi. La garnison (3,600 hommes) en sortit avec les honneurs de la guerre; elle était déjà postée aux Islettes lorsque Dillon s'y présenta. Dès-lors Dumouriez s'attendit de jour en jour à se trouver aux prises avec la masse des forces ennemies; mais affermi dans ses positions qu'il comparait aux Thermopyles, il ne tint pas compte de son infériorité numérique, et il n'hésita pas à soutenir le choc. Cependant Brunswick s'avancait avec

lenteur. La résistance de Landau, de Thionville, de Montmedy, l'attitude de ses adversaires et l'ardeur des bataillons de volontaires à les renforcer peuvent expliquer sa circonspection. Trois jours après l'occupation de Verdun, il commença à reconnaître les postes de Dumouriez. L'avant-garde de Dillon fut chassée de Clermont, mais sa division se maintint victorieusement à la Chalade et aux Islettes; Miranda défendit avec le même succès Varennes. Enfin le général en chef repoussa de Grandpré les colonnes prussiennes.

Brunswick jugeant les positions françaises inexpugnables de front, laissa les Hessois à Clermont en présence de Dillon, et se mit en marche pour tourner Dumouriez par sa gauche, le rabattre sur Kellermann et les jeter l'un et l'autre au-delà de la Marne. Un incident imprévu lui abrégua le chemin. Le combat du 9 ayant paru à Dumouriez préluder à une action générale, il s'était hâté de rappeler à lui les troupes de la Croix-aux-Bois, où il n'avait laissé qu'un faible poste à la garde de retranchemens inachevés. Ce mouvement venait de s'opérer (13 août) au moment même où l'avant-garde de Clairfayt sondait par Busancy la profondeur de la forêt. Les impériaux surpris de trouver un défilé si mal défendu s'en emparèrent sans obstacle. Dumouriez ne perdit pas un instant pour y porter la brigade Chazot. Le combat s'engagea vivement et l'ennemi se retira très maltraité. Mais Clairfayt s'avançait avec son corps d'armée; Chazot accablé par le nombre fut rejeté en désordre sur Vouziers; Dubouquet coupé de Grandpré évacua le Chêne-Populeux; l'un et l'autre continuèrent à retrograder par Sompy et Suippe.

Les plaines de Reims et de Châlons étaient donc ouvertes à la grande armée coalisée. Dumouriez séparé de sa gauche ne pouvait plus défendre Grandpré sans s'exposer à y être enveloppé. Quel parti lui restait-il à prendre? Rallier à Châlons Dubouquet, Beurnonville et Kellermann, et manœuvrer en se couvrant du cours peu profond de la Marne, c'était rentrer dans le plan routinier de son conseil de guerre qu'il avait repoussé il y avait à peine quinze jours; c'était renoncer bien promptement à son opinion. Tenir bon et rester obstinément dans l'Argonne, était un de ces traits hardis qui appartiennent au génie. Grandpré est forcé, mais la Chalade, mais les Islettes, mais Sainte-Menehould, entourés d'étangs et de prairies fangeuses, présentent un camp d'une assiette non moins respectable. C'est là, c'est à cheval sur la ligne d'opérations des coalisés qu'il appelle de Châlons Beurnonville (10,000) et des environs de Vitry Kellermann (25 à 30,000). Reims et Châlons sont couverts par Dubouquet et les troupes de Soissons, et d'ailleurs il n'est point présumable que Brunswick se porte en avant sans tenter d'ouvrir la communication avec ses magasins.

Ces dispositions arrêtées, l'armée pendant la nuit du 14 au 15 évacua le camp de Grandpré, et parvint sans obstacle à Autry où elle se mit en bataille la droite à l'Aisne; les bagages ayant achevé de défiler, on continua à remonter le cours de la rivière.

On cheminait d'un pas mal assuré. Tout le monde sait combien il faut de sang-froid pour reculer à portée du canon ennemi. Pour des troupes novices, c'était une rude épreuve : elles étaient à chaque instant prêtes à céder à une terreur panique. Vers le milieu du jour, une charge de 1500 hussards lancés contre l'arrière-garde, faillit tout perdre; on se débanda, on fit entendre le terrible *sauve qui peut*. Cependant on revint de cette première surprise, les généraux réussirent à reformer les rangs; au soir, nouvelle alarme, nouveaux efforts pour se raffermir. Enfin le lendemain (16), on prit position dans le camp de Sainte-Menehould en s'adossant à Dillon et en faisant face de tous côtés à l'ennemi. Pendant que l'on couronnait les hauteurs, Beurnonville arrivait par la route de Châlons. Trompé par quelques fuyards que l'échauffourée de la veille avait jetés dans ses rangs, il crut reconnaître les prussiens et se mit en retraite, mais Dumouriez se hâta de le détromper; et le 18, il vint prendre la gauche du camp. Dans la même journée, l'armée coalisée, s'avancant le long de l'Aisne, vint camper au nord de la Bionne. La partie semblait gagnée; les émigrés triomphans rappelaient leurs prédictions qu'ils croyaient accomplies, et les soldats de Frédéric se laissaient persuader que de vils ramas d'artisans s'étaient dispersés devant eux. Leur joie fut au comble lorsqu'ils surent que les Français n'avaient point quitté l'Argonne. Brunswick lui-même ne douta point de les avoir entraînés dans un piège où ils allaient se perdre; en effet, il n'avait qu'à tourner tête de colonne à gauche pour se porter sur la route de Châlons et les envelopper, tandis qu'à sa droite, l'espace paraissait ouvert jusqu'à Paris. Sur ces entrefaites, Kellermann débouchant de Vitry s'établit de confiance en avant de l'Auve. Ses mouvemens à peine aperçus semblèrent aux ennemis un commencement de retraite, et ils se décidèrent à attaquer.

Tandis qu'ils s'ébranlaient, Kellermann ayant reconnu que sa position était hasardée, s'apprêta à repasser l'Auve, mais leur apparition le força de chercher un champ de bataille, et il s'avança courageusement à leur rencontre.

Le camp de Dumouriez entouré de trois côtés par l'Aisne, la Bionne et l'Auve, était couvert du côté de Châlons par une chaîne de collines qui s'élève en demi-cercle entre les deux ruisseaux au milieu de prairies marécageuses, et dont le point culminant est marqué par le moulin de Valmy à un quart de lieue du plateau de la Lune. Kellermann s'arrêta sur ces hauteurs.

cua  
t en  
on-  
faut  
pes  
êtes  
e de  
n se  
vint  
ngs;  
n le  
l en  
lant  
e de  
eille  
e en  
ren-  
van-  
artie  
ions  
sua-  
Leur  
nité  
ûnés  
rner  
les  
squ'à  
ablit  
erent  
quer.  
ition  
força  
leur  
onne  
llines  
airies  
in de  
arrêta



**KELLERMANN (François-Christophe),**

Né à Strasbourg en 1735. — Général en chef de l'armée de la Moselle, en 1792. — De l'armée des Alpes en 1793. — De l'armée d'Italie en 1795. — De l'armée des Alpes en 1796. — Maréchal de France. — Mort en 1820.

**Bataille de Valmy (20 septembre 1792).**

L'ennemi ayant pour but d'acculer Dumouriez à l'Aisne et de lui interdire la retraite sur Châlons, laissa quelques postes aux bords de la Bionne, tourna ce cours d'eau, déploya deux lignes sur le plateau de la Lune, et s'étendit en crochet par sa droite jusqu'à Gizancourt. Il s'appêtait ainsi à marcher sur Sainte-Menehould.

Pendant ce temps, les corps français s'échelonnèrent de la manière suivante. En première ligne, Kellermann à droite et à gauche du tertre de Valmy où 18 pièces se mirent en batterie; en deuxième ligne, à mi-chemin de Sainte-Menehould, Beurnonville avec 16 bataillons; à droite sur les hauteurs en avant de Maffrecourt, Stengel; à gauche en face de Gizancourt, la division Chazot. Enfin le général en chef sur les collines qui bordent l'Aisne, la cavalerie au-delà de l'Auve.

On allait donc, pour la première fois se heurter en bataille rangée. D'un côté, le nombre, la tactique et la confiance du succès; de l'autre, une grande ardeur, mais tous les dangers de l'inexpérience et l'extrême mobilité qui caractérise des soldats mal aguerris; les bataillons de Kellermann qui furent seuls engagés, soutinrent glorieusement l'épreuve.

Un brouillard épais avait dérobé les apprêts des deux armées. Le canon de Valmy ouvrant le feu, apprit aux Prussiens qu'on acceptait le combat. Tant que dura l'obscurité, ils se bornèrent à riposter avec 58 pièces. A 10 heures, le brouillard s'étant dissipé, ils reconnurent que les divisions françaises étaient parfaitement flanquées, et qu'il s'agissait d'une affaire générale; mais ils espéraient que leurs batteries allaient promptement ouvrir une large brèche. En effet, leur feu mieux dirigé ne tarda pas à entamer l'infanterie; un aide-de-camp de Kellermann tué à ses côtés, le général lui-même renversé de cheval, enfin l'explosion de deux caissons d'artillerie, mirent en alarme la première ligne; il y eut un instant où tout plia. Brunswick l'attendait pour brusquer l'attaque.

Il forma son infanterie en trois colonnes, et leur donna ordre d'enlever le tertre de Valmy. Quelques heures encore, et le sort de la campagne allait être fixé.

Kellermann comprend que la crise est décisive; il court à ses soldats les rallie; se hâte d'opposer à chaque colonne d'attaque, une profonde colonne d'un bataillon de front. Lorsque l'ordre est rétabli, il parcourt les rangs et dit: « Camarades, ne tirez pas avant que l'ennemi ait gravi la hauteur, il faut l'en précipiter à la baïonnette », puis plaçant son chapeau sur la pointe de son épée, il l'agite au cri de vive la nation! C'est à ce cri de la patrie en péril, que des milliers de volontaires viennent de quitter leurs foyers; honteux d'un moment de faiblesse, ils le répètent pleins d'enthousiasme. On se serre, on brûle de se prendre corps à corps avec les assaillans. Ceux-ci, frappés de la fermeté de leurs

adversaires, de l'à-propos de leurs dispositions et de la contenance guerrière de leurs chefs, s'avancent déjà ébranlés.

Pendant l'artillerie les accable d'un feu terrible; la mitraille les arrête et ils se replient sans attaquer. Le canon continua le combat jusqu'à la fin du jour. Alors, les Prussiens renouvelèrent leur tentative sans plus de succès; à 7 heures le feu cessa. 8 à 900 hommes avaient péri de part et d'autre, mais l'armée ennemie avait perdu sa confiance et les Français se livraient à l'exaltation d'une première victoire.

Pendant la nuit, Kellermann exécuta le mouvement que la bataille avait interrompu : il passa l'Auve et se rangea sur les hauteurs à gauche de Gizancourt, couvrant la route de Vitry, et menaçant le flanc droit de Brunswick. Celui-ci, qui se préparait à recommencer le combat ne l'a pas plus tôt aperçu dans cette position inattendue, qu'il arrête ses masses et entre dans ses quartiers.

Les généraux coalisés, enfermés entre les 60,000 hommes de Dumouriez et 28,000 rassemblés autour de Châlons, ne pouvaient plus se promettre de forcer le camp de Sainte-Menehould. Le but de l'expédition était manqué; la saison devenait mauvaise, et les troupes, séparées de leurs approvisionnements, étaient accablées par la faim et les maladies. L'armée du Rhin se disposait à saisir les passages de ce fleuve. Le roi de Prusse entra en conférence, et s'engagea à évacuer la Champagne à condition que sa retraite ne serait point troublée. Il se mit en marche les premiers jours d'octobre sur Verdun pour regagner le Rhin par Trèves et Coblenz. Clerfayt retourna en Belgique par Arlon et Namur.

### III.

Diversion des Autrichiens sur la frontière du nord. — Siège de Lille (du 29 septembre au 8 octobre).

Le succès de Dumouriez était complet; sur tous les autres points, la fortune secondait les efforts de la France.

En Flandre, le prince de Saxe replia, sans résistance, dans les places,

les 8 à 9000 hommes laissés dans les camps par le général en chef. Après avoir menacé divers points, il arriva devant Lille; 7 à 8000 hommes s'y trouvaient renfermés : c'était insuffisant, mais les impériaux n'étaient point assez nombreux pour entreprendre un siège régulier. Ils se bornèrent à élever des batteries et à intimider la ville par un feu violent. Lille déploya une constance admirable; bombardée sans relâche, pendant plus de dix jours, elle perdit 700 maisons; mais tandis que l'incendie la dévorait, ses habitans défendaient les remparts, et l'ennemi, vaincu par leur opiniâtreté, abandonna ses travaux. Il préparait une tentative sur Valenciennes, quand Labourdonnaye, à la tête des troupes rassemblées à l'intérieur, et Beurnonville, survenant avec la gauche de Dumouriez, et manœuvrant de manière à lui couper la retraite, le forcèrent à repasser précipitamment la frontière.

---

#### IV.

Opérations de Custines sur le Rhin. — Prises de Spire (31 septembre), de Worms (15 octobre), de Mayence (22), de Francfort (23).

Custines fit mieux encore. Tandis que le prince d'Hohenlohe divisait ses forces pour observer Landau, assiéger Thionville et prendre part à l'invasion de la Champagne, Custines, méditant un coup de main sur la base des opérations de l'ennemi, réunit sous son commandement 20,000 hommes de l'armée du Rhin, dont Biron était général en chef. Débouchant de Landau, il culbuta le détachement assiégeant, enleva, au pas de course, Spire, Frankenthal et Worms, et se mit en marche pour Mayence. Cette forteresse, boulevard du nord de l'Allemagne, lui ouvrit ses portes, à la grande stupeur des princes coalisés. Maître de continuer une guerre offensive sur l'une ou sur l'autre rive du Rhin, il se laissa entraîner à l'espoir de révolutionner les provinces germaniques d'outre-Rhin; il mit garnison dans Francfort et s'étendit entre le Mein et la Lahn.

## V.

Opérations des armées d'Italie. — Invasion de la Savoie (16 septembre). — Conquête de Nice (29).

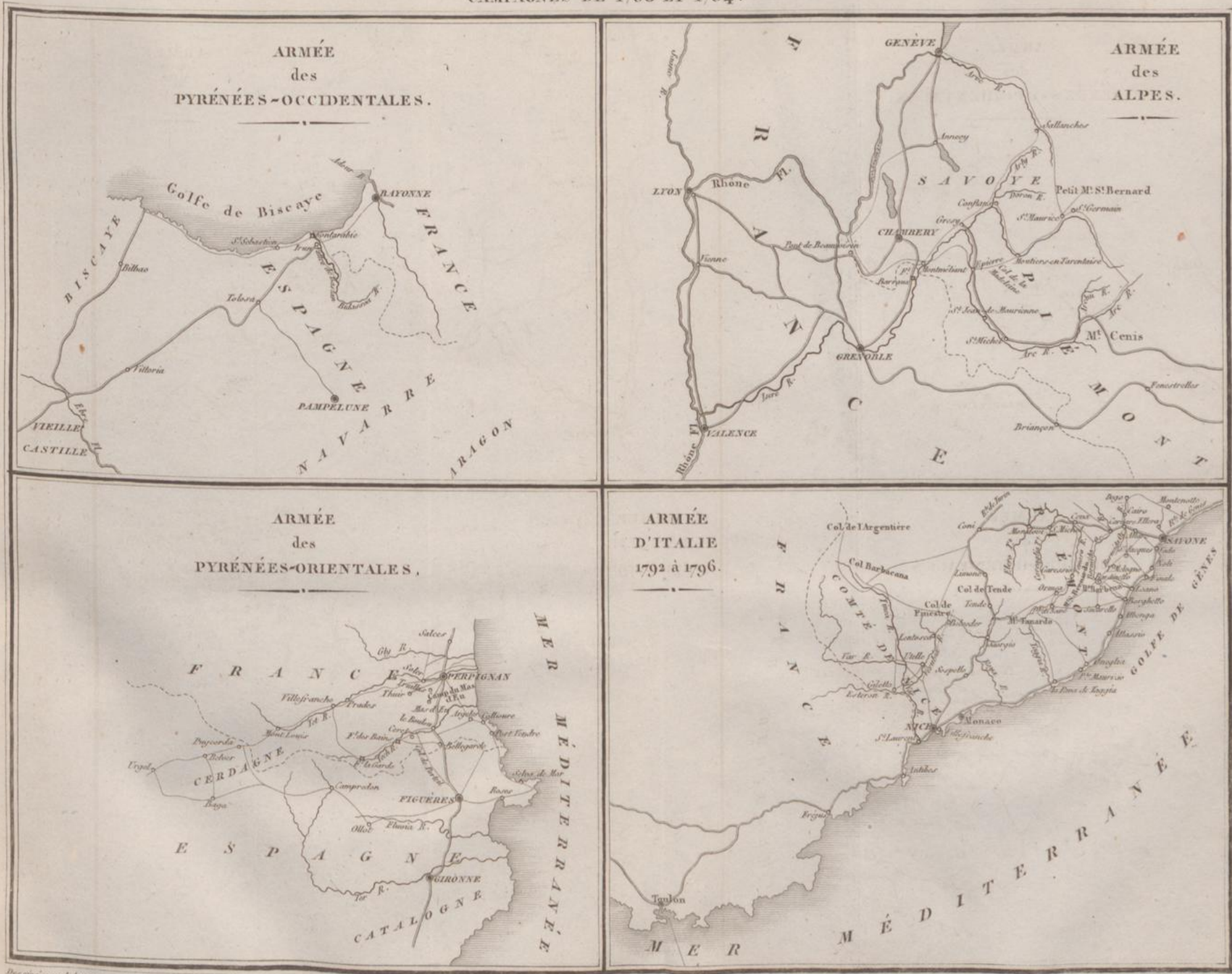
De son côté, l'armée du Midi (1) entra en opérations par la conquête de Nice et de la Savoie. Le roi de Sardaigne ayant accédé à la coalition, Montesquiou reçut l'ordre d'attaquer. Il chargea Anselme de passer le Var, à la tête 8 à 10,000 hommes et de prendre Nice. Lui-même, avec 20,000 hommes, se mit en mesure d'envahir la Savoie. Ces deux contrées, situées sur le versant occidental des Alpes, sont destinées par la nature à faire partie de l'empire français. La première s'élève en amphithéâtre, depuis la mer jusqu'au sommet des monts; elle donne l'entrée du Piémont par les cols de Tende, de Finestre, de l'Argentière et de Barbacana. Plusieurs torrens : la Roya, la Vesubia, la Tinea en descendent, et le Var marque la frontière. La seconde appartient au bassin du Rhône; trois passages du Piémont la traversent, débouchant, l'un du Mont-Cenis, les deux autres du petit Saint-Bernard, pour se déployer, en éventail, dans les vals de Maurienne, de la Tarentaise et de l'Arve. Ces deux derniers communiquent entre eux par le cours de l'Arly. On peut donc pénétrer en Piémont, en manœuvrant, soit sur le Rhône, soit sur l'Isère. Cette dernière base est cependant préférable, puisqu'elle mène aux trois défilés; mais il paraissait important d'attaquer par la vallée du Rhône; Chambéry était en fermentation, et il était urgent de se porter promptement sous les murs de Genève pour occuper cette place ou la contraindre à la neutralité.

Montesquiou profita de ces circonstances pour jeter dans l'incertitude ses adversaires qui lui opposaient à peine 15,000 hommes. Il attira le gros de leurs forces par une démonstration au pont de Beauvoisin; puis, partant rapidement du fort Barreau, il passa par Montméliant, coupa la ligne ennemie et pénétra sans combat à Chambéry. Son entrée fut le signal d'une révolution qui réunit la Savoie à la France. Les détachemens piémontais, dispersés dans les vallées, se hâtèrent de regagner les passages; le général français les fit poursuivre, les rejeta au-delà des

(1) Voir la carte, n° 2.

# 2<sup>ÈME</sup> CARTE.

CAMPAGNES DE 1793 ET 1794.



Desinée par L. Latour.

monts, marcha sur Genève et la força à renvoyer la garnison bernoise, qu'elle avait reçue dans ses murs. En même temps, Anselme marcha au Var. Le comte de Saint-André avait rangé 12,000 hommes sur la rive gauche de ce fleuve; mais les Français maîtres de la mer, menaçant de le prendre à revers, il se replia, à l'approche d'Anselme, dans une ligne parallèle à la chaîne des Alpes, comprenant les positions de Sospello, Saorgio, Belveder et Lantosca. Rien ne s'opposa au passage du Var, à la prise de Nice et de Villefranche, et, selon le vœu des habitans, la réunion de ces villes à la France fut décrétée.

## VI.

Invasion de la Belgique par les Français.—Bataille de Jemmapes (6 novembre).—Occupation de Bruxelles (14).—Prise de Namur (22); de Liège (29); d'Aix-la-Chapelle (17 décembre).

Le jour même où le canon de Valmy arrêtait l'invasion, la convention nationale, convoquée par le gouvernement insurrectionnel du 10 août, pour constituer la France, ouvrit ses séances. La majorité se rangea d'abord sous le drapeau des Girondins, et ce grand évènement n'eut aucune influence immédiate sur les affaires de la guerre. Kellermann, ayant définitivement reçu le commandement de l'armée de la Moselle, lui rendit, autour de Metz, les cantonnemens qu'elle occupait au commencement des hostilités.

Selon ses conventions avec Brunswick, Dumouriez ne le poursuivit pas. Toute l'armée suivit le mouvement indiqué par Beurnonville et se porta sur sa gauche, marchant à la conquête de la Belgique, depuis si longtemps convoitée. L'empereur Joseph II avait fait démanteler la frontière de cette province où il n'existe point de position militaire et où l'on ne peut se maintenir qu'en gagnant des batailles. 40,000 hommes sous Beaulieu, Latour, Albert de Saxe et Clerfayt la défendaient et couvraient à-la-fois les débouchés de Namur, de Mons et de Tournay. Près de 100,000 hommes s'avancèrent contre eux. Valence (15 à 20,000) à la tête de l'armée des Ardennes, Labourdonnaye avec celle du Nord (18,000) manœuvrèrent, le premier sur la Meuse, l'autre sur l'Escaut de manière à dé-

border les ailes de l'ennemi, et Dumouriez conduisit à l'attaque du centre *l'armée de la Belgique* (40 à 50,000).

A défaut de forteresse, les généraux autrichiens s'étaient attachés à rendre Mons inabordable. Cette ville est située sur une hauteur au confluent de la Hayne et de la Trouille, petite rivière dont le bassin du côté du midi est encaissé par un plateau où s'élèvent, séparés par de courtes distances, le faubourg de la porte de Maubeuge (dit Berthaumont) et les villages de Cuesmes et de Jemmapes. Cette position était devenue un camp retranché; 14 redoutes garnies d'une artillerie formidable en formaient l'enceinte, 25,000 hommes d'élite sous Beaulieu, Albert de Saxe et Clerfayt y étaient renfermés, et des travaux pratiqués dans chaque village jusqu'à la frontière, en défendaient les approches.

Les divisions de Dumouriez commandées par le duc de Chartres, Miranda, Ferrand, Beurnonville, Dampierre et d'Harville s'y portèrent en deux colonnes par Valenciennes et Maubeuge pendant qu'un détachement à gauche débouchait de Condé pour surveiller Tournay.

Les marches et contre-marches à travers l'Argonne, les escarmouches du camp de Grandpré, la rencontre de Valmy, avaient donné aux Français de l'aplomb dans la défense: restait à faire l'épreuve d'une bataille offensive. Dumouriez après voir replié les avant-postes des impériaux ordonna l'attaque du camp. L'armée se forma parallèlement aux deux villages, à 3000 toises des retranchemens, appuyant ses extrémités aux routes de Valenciennes et de Maubeuge. Beurnonville et Dampierre marchèrent sur Cuesmes, Ferrand sur Jemmapes par Quarignon, et le duc de Chartres sur le plateau entre les deux villages; d'Harville, détaché à droite, était chargé de contenir Beaulieu dans le faubourg de Berthaumont.

Après une courte canonnade, Beurnonville força la première ligne de redoutes, et Ferrand enleva Quaregnon; mais le feu des batteries de Cuesmes arrête le premier, et la cavalerie ennemie chargeant à propos, le met en desordre; le second, en traversant un étroit vallon pour arriver à Jemmapes, laisse en arrière son artillerie embarrassée par la nature du terrain et toute sa colonne hésite.

Dumouriez surveillait ce début avec anxiété; il avait pris beaucoup sur lui, en attaquant de front des ouvrages qu'il était maître de tourner en portant son effort contre Berthaumont; une prompte et brillante victoire pouvait seule le justifier: son aide-de-camp Thouvenot court à Ferrand, le ranime; ils tournent ensemble Jemmapes par la gauche et parviennent à y pénétrer à la baïonnette, à la tête de six bataillons.

De l'autre côté Dampierre saisit une colonne de grenadiers, enlève deux redoutes, rallie Beurnonville et rétablit le combat. C'était le moment

d'engager, à fond, le centre qui jusque-là n'avait abordé que les abatis extérieurs; Dumouriez le pousse en avant; tout s'ébranle, mais d'abord avec trop d'impétuosité; quelques bataillons, emportés par leur ardeur, ayant donné prise, la cavalerie autrichienne tombe sur eux et les disperse. Dans le même temps, l'artillerie des redoutes couvrant de mitraille le reste de la ligne, ralentit sa marche; bientôt le désordre s'y met, on se trouble, on tourbillonne: déjà les divers corps se mêlent, quand le duc de Chartres se jette au milieu des troupes éparses, les rallie, les forme sous le nom de *bataillon de Jemmapes* en une imposante colonne, et leur montrant les hauteurs, leur ordonne de les emporter. Rien ne résiste plus à leur élan, les redoutes tombent en leur pouvoir; Beurnonville achève de se rendre maître de Cuesmes, et les impériaux se hâtent de se replier au-delà de Mons.

Il était deux heures, et la bataille était gagnée sans que d'Harville eût donné. La perte s'élevait de chaque côté à 4500 tués et blessés, et 1500 prisonniers. Cette victoire, dont l'effet en France et en Europe fut prodigieux, livra à l'armée française les provinces autrichiennes. Le lendemain Dumouriez fit, dans Mons, une entrée triomphante.

Le reste de la campagne n'est plus qu'une promenade militaire. Latour (8000 hommes) se replia sur Anvers. Labourdonnaye entra sur ses pas dans Tournay, puis marcha sur Gand et Bruges. Valence, retardé d'abord par un détachement sur Longwy, parvint à Nivelles, et servit à précipiter la retraite des impériaux sur Bruxelles, où Dumouriez fit son entrée le 14 novembre à la suite d'une affaire d'avant-garde à Anderlecht.

Clerfayt ayant pris le commandement en chef, se retira d'abord sur Malines; mais la reddition d'Anvers rendit ce mouvement inutile; tandis que Latour gagnait Ruremonde, lui-même prit position à Louvain où Dumouriez le suivit après avoir fait occuper Malines.

Les trois corps français se portèrent en trois colonnes sur la Meuse: Valence de Nivelles à Namur; Dumouriez par Louvain, et Miranda, successeur de Labourdonnaye, à travers Turnhout et Hammond.

Dans ce mouvement de rotation, Valence ayant à parcourir la moindre distance, devait arriver le premier sur la Meuse, et y servir d'appui au reste de l'armée. Clerfayt tenta de lui faire obstacle; il envoya dans ce but, de Louvain à Namur, le corps de Beaulieu; mais Dumouriez renforça son lieutenant, Beaulieu fut repoussé sur Liège, Namur occupé et ses châteaux investis. Cependant Dumouriez atteignit et culbuta les impériaux à Tirlemont, puis il les mena battant jusqu'à Liège, dont il se rendit maître après un vif combat, et où les habitants l'accueillirent en libérateur. Miranda parvint sans obstacle à Ruremonde.

Clerfayt rétrograda jusqu'à l'Erft, après avoir détaché à gauche Beaulieu qu'il envoya dans l'électorat de Trèves, pour contribuer à contenir Beurnonville, appelé récemment au commandement de l'armée de la Moselle. L'armée française passa la Meuse, occupa Aix-la-Chapelle, Verviers et Spa, et plaça ses avant-postes sur les bords de la Roër.

Là, Dumouriez s'arrêta : faut-il l'accuser d'avoir manqué d'audace ? A-t-il été maître de poursuivre Clerfayt jusqu'au Rhin, en exposant son flanc droit aux attaques des forces réunies à Trèves ? La situation des autres armées, lui permettait-elle de hasarder une nouvelle bataille ? Oui sans doute, et s'il ne repoussa pas les Autrichiens sur la rive droite du fleuve, on ne peut attribuer cette faute qu'à l'enivrement de ses premiers succès.

## VII.

Opérations des alliés sur le Rhin.—Les Prussiens reprennent Francfort (2 décembre).—Custines se retire devant eux (2 décembre).—Les Autrichiens battent Beurnonville à Pellingen (15 décembre).

Les avantages remportés par Custines ne furent qu'éphémères. Au moment même où ses troupes se répandaient sur la rive droite du Mein, les Prussiens repassaient le Rhin à Coblenz. Il battit leur avant-garde à Limbourg le 9 novembre ; mais lorsqu'ils se furent concentrés il plia sous le faix, l'abandonna Francfort, repassa le pont de Mayence, se laissa resserrer dans la place, et fut réduit à la défensive. Les Prussiens assiégèrent Kœnigstein et se disposèrent à franchir le fleuve à Rheinfels.

Kellerman long-temps contenu par le prince de Hohenlohe fut remplacé dans le commandement de l'armée de la Moselle par Beurnonville qui fit sur l'électorat de Trèves une tentative infructueuse, il dirigea ses colonnes d'attaque par les deux rives de la Sarre ; mais ayant échoué

devant les hauteurs de Pellingen, il se borna à occuper l'espace entre la Sarre et la Moselle.

La campagne de 1792 fut donc terminée; les armées du Nord et de l'Est formaient une ligne courbe passant par Juliers, Thionville et Mayence. La droite des coalisés était retranchée derrière l'Erft, leur centre occupait fortement l'électorat de Trèves, et leur gauche avait resserré Custines sur le Rhin: toutes les positions des Français étaient indécises, la Meuse cessait d'être un appui, si le stathouder livrait Maëstricht à la coalition. Custines était à la veille de se voir renfermé dans Mayence par le passage des Prussiens à Rheinfels, tandis que les ennemis en déployant leur centre et renforçant leurs ailes, avaient la chance de prendre une prompte revanche et de ramener rapidement leurs vainqueurs à la frontière.

Lors de la reprise des hostilités au mois de février 1793, les Français avaient perdu cette suite que leur avait manuellement donnée l'armée de Custines le 10 août. La république avait été proclamée et la Convention cherchait à profiter de son ascendant sur la majorité de la Convention pour soustraire l'action exécutive à la tutelle des clubs et de la commune de Paris; mais ni la commune, ni les clubs, ni la minorité de la Convention qui prit le nom de la Montagne, n'étaient disposés à se dessaisir du pouvoir qu'ils tenaient des circonstances, avant d'avoir assuré le salut de l'État. Ils aspiraient au contraire à maintenir au mouvement révolutionnaire la direction même que réclamaient les besoins du moment. La dictature était hautement invoquée, et le seul moyen d'échapper à cette terrible nécessité des républiques en péril, était d'enlever partant l'ennemi.

Malgré l'échec des premières victoires, malgré la levée de 300,000 hommes décidée en février 1793, les forces étaient loin d'être égales. L'exécution de Louis XVI avait soulevé l'Espagne, l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. On rassemblait à la tête des armées aux Pays-